

Singes humanisés, humains singés: dérive des identités à la lumière des représentations occidentales

Social Science Information

50(2) 251–274

© The Author(s) 2011

Reprints and permission:

sagepub.co.uk/journalsPermissions.nav

DOI: 10.1177/0539018410397745

ssi.sagepub.com



Chris Herzfeld

EHESS, Centre Alexandre-Koyré, Paris, France

Patricia Van Schuylenbergh

Musée Royal de l'Afrique Centrale, Tervuren, Belgique

Résumé

Cette contribution propose d'explorer certaines représentations collectives liées à la grande partition entre l'humain et l'animal. Mais plutôt que de s'engager sur la voie rassurante de l'inventaire des propres de l'homme, elle mobilisera divers lieux de rencontre, d'échange d'habitudes et de compétences entre les humains et les représentants de quatre espèces particulières: chimpanzé, bonobo, gorille et orang-outan. L'examen attentif de quelques jalons de l'histoire des relations entre hommes et grands singes nous permettra de mettre en lumière les limites de la division dualiste occidentale du règne animal en deux pôles qui séparent de manière radicale l'espèce humaine de l'ensemble des autres espèces animales. Dans les espaces où se côtoient humains et singes anthropoïdes, ces derniers manifestent en effet une forme de 'devenir-humain' qui résonne comme un écho au 'devenir-animal' thématized par Deleuze & Guattari. Les primates s'approprient en effet des habitudes, des savoir-faire et des bribes d'ethos humains. Ils brouillent de la sorte la frontière, trop linéaire, entre l'homme et l'animal, et remettent en question la rigidité de quelques grandes oppositions qui structurent nos pensées et nos discours: nature et culture, sauvage et domestique, bestialité et humanité.

Mots-clés

devenir-humain, dualisme, grands singes, histoire de la primatologie, nature/culture, représentations

Corresponding author:

Chris Herzfeld, 57(b) Dieweg, 1180 Brussels, Belgium.

Email: chris.herzfeld@skynet.be

Abstract

This article explores certain collective representations related to the great divide between human and animal. But rather than engage on the reassuring path of inventorying human uniqueness, it mobilizes various places where humans and the ambassadors of four particular species – chimpanzee, bonobo, gorilla and orang-utan – meet, and exchange habits and skills. A careful study of the few historical milestones in the history of the relationship between humans and the great apes allows us to highlight the limitations of the Western dualistic division of the animal kingdom into poles that radically separate the human species from the other animal species. In the space where humans and apes come together, the apes show a form of ‘becoming-human’ that echoes the ‘becoming-animal’ outlined by Deleuze & Guattari. The primates in fact adopt the customs, capabilities and lineaments of human ethos, thus blurring the often too linear boundaries between human and animal, and calling into question the rigidity of several great oppositions that structure our thinking and discourse: nature and culture, wild and domestic, bestial and human.

Keywords

becoming-human, dualism, great apes, history of primatology, nature/culture, representations

La frontière artificiellement érigée entre humains et grands singes s’inscrit dans une logique dualiste propre à l’Occident, qui sépare les êtres et leurs attributs en des catégories refoulées vers des pôles opposés et étanches, en des dichotomies indépassables: hommes versus animaux, nature versus culture, domestique versus sauvage. La rupture instaurée entérine une volonté d’éloignement de la nature, cet éloignement étant vécu comme une voie de résolution à la double contrainte d’exister à la fois comme appartenant au règne animal et comme être-humain, comme être de culture. L’homme éprouve en effet quelques difficultés à se penser en même temps comme appartenant à la série animale (‘animal’) et comme séparé du règne animal (‘non animal’), position en porte-à-faux avec la logique bivalente et le principe de non-contradiction, situés au cœur de la pensée rationaliste. Il refoule donc la part animale qui est en lui et tente d’écarter tout risque de contamination avec le sauvage, l’irrationnel, le primitif, le bestial.

Caractérisés par une dangereuse proximité avec les humains, les primates anthropoïdes occupent une position propice pour réfléchir certains soubassements importants de la pensée dualiste. De manière plus pointue que la volumineuse catégorie abstraite des ‘animaux’, les grands singes constituent en effet cet autre proche qui a permis à l’homme de se définir. Dès les premières dissections et observations de chimpanzés et d’orang-outans, les savants découvrent d’étonnantes similitudes anatomiques et comportementales avec l’homme. Faisant progressivement entrer les primates dans différents champs disciplinaires, ils multiplient les occasions de rencontrer les anthropoïdes in et ex situ, ce qui a parfois débouché sur des dispositifs où humains et primates vivaient en étroite proximité. Ces dispositifs ouvrent un espace privilégié pour témoigner des basculements catégoriels et des glissements s’opérant d’une espèce à l’autre. Plutôt que de lister les similitudes et les différences entre l’homme et l’animal, nous nous intéresserons à ces

lieux d'échange d'éthos, d'habitudes et de compétences entre humains et grands singes, nous attachant surtout à ce qui participe d'un brouillage de la frontière, trop linéaire, dressée entre l'homme et l'animal.

Thématisé par Deleuze & Guattari (1980), le 'devenir-animal' revêt des formes multiples: métamorphoses où, porté par ses parures et ses danses, le shaman devient l'animal en une transe qui l'emporte vers les esprits animaux et les forces de la nature, avec lesquels il détient le pouvoir de négocier; proximité des gardiens de zoo avec leurs pensionnaires, qui débouche sur une forme d'assimilation subtile de leurs modes de vie mutuels par imbibition; éthologues faisant leur, l'éthos des animaux qu'ils observent grâce à leur longue fréquentation; populations vivant à proximité d'espèces qu'elles imitent à la perfection; chasseurs se glissant dans la peau de leur gibier afin de le traquer de manière efficace. Du point de vue occidental, ces devenir-animaux sont, cependant, invisibles et peu thématés. La volonté de pourchasser et d'anéantir toute trace d'animalité en nous, ainsi que la honte des origines, les rendent suspects. En effet, tout mouvement allant dans le sens d'une 'animalisation' apparaît comme étant à la fois une régression et une menace directe à l'encontre de notre humanité.

En écho à ces 'devenir-animaux' des humains, il existe un 'devenir-humain' des grands singes. Il émerge dans les situations où humains et primates vivent en étroite proximité. A ce stade, nous n'en citerons que quatre exemples convergents: ceux de Washoe,¹ de Lucy,² de Viki³ et de Kok⁴. Elevée au sein d'une famille humaine afin de bénéficier des conditions optimales pour apprendre le langage humain sous forme de langage signé (American Sign Language), la jeune femelle chimpanzé Washoe ne rencontra de congénères que vers l'âge de cinq ans. Lors de cette première confrontation, son protecteur et instructeur, Roger Fouts, lui demanda 'qui étaient ces animaux' (What they?). Elle répondit en langage gestuel qu'il s'agissait de 'bestioles noires' (black bugs, le mot 'bug' étant généralement utilisé pour les insectes et les animaux les plus vils et les plus éloignés des humains) (Fouts & Tukul Mills, 2003: 122). Elle ne se plaçait visiblement pas dans cette catégorie. Fouts déclare qu'elle divisait le monde entre 'eux' (them: eux, les chiens, les chats, les bestioles noires) et 'nous' (us: nous, les gens) (Fouts & Tukul Mills, 2003: 160). N'ayant jamais connu que le monde des hommes, elle se vivait sans doute comme 'humaine'. Accueillie dans un foyer américain dès le plus jeune âge, Lucy regardait des images lorsqu'elle arriva à une représentation qui soudain la glaça. Très confuse, elle demanda en langage gestuel: 'Qu'est-ce?' (What that?). Il s'agissait d'un chimpanzé. Roger Fouts explique cette réaction par le fait que Lucy ne savait pas qu'elle était un singe mais pensait être humaine (Fouts & Tukul Mills, 2003: 160).

Adoptée par les Hayes, la chimpanzé Viki se vit assigner la tâche de classer des photographies soit dans le groupe des humains, soit dans celui des animaux. Elle rangea l'image de son père biologique, un chimpanzé, sur la pile des animaux. En revanche, elle plaça son portrait sur le tas des humains, parmi les photographies de Churchill et d'Eisenhower, affirmant clairement son statut. Enfin, la gorille Koko applique le signe universel (en langage signé pour malentendants): 'MAN', à sa propre personne: elle l'utilise en se désignant clairement elle-même avec le doigt. Dans la même perspective, elle se photographie dans le miroir avec un appareil photographique, manifestant de la sorte conscience d'elle-même et volonté de s'auto-représenter. Dans ces différents cas, attirons l'attention sur le fait que ce sont les singes eux-mêmes qui font reculer la frontière.⁵

Animaux humanisés, hybrides et grands singes

Pendant plusieurs siècles, l'Occident s'est intéressé à la question de la parenté entre grands singes et humains en se basant sur leurs ressemblances physiques, anatomiques et comportementales, tout en ignorant que leurs traits communs découlaient de leur proximité phylogénétique. De la tradition physiognomoniste de l'Antiquité à la base méthodologique de la zoologie au Moyen-Age qui établit des liens physiques et moraux étroits entre les hommes et les animaux, l'on tolère la mise en exergue de similitudes entre l'homme et l'animal, notamment par le biais de l'imagerie et de la littérature consacrées aux êtres hybrides. Les bestiaires exemplifient cet aspect et montrent comment l'humain se rapporte à l'animal par des projections diverses. L'homme se définit, se symbolise ou se nomme lui-même, en s'appuyant sur les bêtes. Les illustrations de la fin du 18^e siècle voient l'apogée de ces métamorphoses, notamment avec les gravures de Lavater et de Lebrun, qui recherchent des parentés animales dans les physionomies humaines et tentent d'en inférer des caractères. Dans certains cas de folie, comme la lycanthropie par exemple, l'homme adopte des comportements attribués au loup et acquiert de la sorte certains traits, notamment la force et la férocité, qui lui permettent de se protéger de la précarité, des maladies, de la fragilité humaine. Dans la réduction à l'animalité, la folie trouve à la fois sa vérité et sa guérison: lorsque le fou devient la bête, la présence de l'animal en l'homme, qui faisait le scandale même de la folie, s'efface (Foucault, 1976: 164–170). Dans les sociétés sacrificielles, l'homme s'assimile à l'animal, se nourrissant de ses ressemblances et dissemblances: 'Le sacrifice fouille au plus profond de l'animal pour en extraire le sens' (De Heusch, 1986). Avec Freud (1913), la psychanalyse renvoie à la figure de l'animal, autre par excellence, comme miroir d'identification dont l'homme ne cesse de vouloir s'approcher et se défaire. Trois espèces ont été particulièrement mises en évidence dans ces convergences entre l'homme et la bête: l'ours, le cochon et le singe, que ce soit au niveau des organes internes, de la stature (singe) ou de la peau (porc); de la silhouette ou des comportements de jeux (ours). Les primates anthropoïdes illustrent de manière exemplaire la double singularité de cette proximité avec l'humain et des ambiguïtés qui en résultent.

Le début des relations entre humains et grands singes ne date pas d'hier. La mention de gorilles ou de chimpanzés par Hannon remonte au 5^e siècle avant Jésus-Christ (Amat, 2002: 109–131). Dans son *Histoire des Animaux*, Aristote (c. 384–322 acn) consacre le chapitre 8 du livre II aux singes: 'Les singes, les cynocéphales', qu'il considère comme dotés 'd'une nature qui participe à la fois de celle de l'homme et de celles des animaux à quatre pieds ...' (Aristote, 1994: 122). Dans la description tracée par Aristote, il est dit que 'Leur visage présente de nombreuses similitudes avec l'homme, car ils possèdent des narines et des oreilles voisines, et des dents comme celles de l'homme'. Il ajoute que leurs mains, doigts et ongles sont 'semblables à ceux de l'homme, sauf que tout cela est plus bestial' (Aristote, 1994: 122), mais il décrit sans doute des singes non anthropoïdes. Par ailleurs, Pline l'Ancien (23–79) évoque les primates, les qualifiant d'imitateurs exotiques de l'homme, tout comme le perroquet (Amat, 2002: 109–131), et attirant l'attention sur le fléchissement en sens opposés de leurs genoux et de leurs coudes, semblable à l'être humain (Pline l'Ancien, 1848–1850, LXXX). Le sophiste Elien (170–235) attribue au singe des comportements humains, le déguisant en cocher, lui faisant tenir un attelage

de chèvres et brandir le fouet (Elien, 2001, V: 26). Néanmoins, rien ne certifie que ces primates soient des anthropoïdes. En revanche, Galien (131–201) en a probablement dis-séqués. Après avoir consulté ses écrits, Tyson et Camper (Tyson, 1699) étaient persuadés que ce dernier était familier des ‘orangs-outans’,⁶ ainsi que d’autres primates à queue, comme le babouin ou le gibbon. Il existe néanmoins très peu de documents sur les grands singes avant la fin du 15^e siècle, époque à laquelle apparaissent les premières mentions crédibles à propos des primates anthropoïdes.

Au Moyen-Age, le singe, trop proche de l’homme, bouscule les valeurs chrétiennes. Les humains sont créés parfaits par Dieu (tout comme les autres animaux). Les primates leur ressemblent uniquement par imitation et non par nature. Figures du diable et figures du péché, ils trichent avec Dieu. Ils sont potentiellement humains, mais rétrogradés par un acte divin, tandis que l’homme est un ange déchu. Les savants décèlent en certaines créatures des anomalies qui dénaturent les êtres faits à l’image divine. La démarcation se fait floue, indéterminable. Tel est le cas des hybrides, issus de cultures antiques grecques ou proche-orientales, et présents dans les récits de voyage: en émerge un monde périphérique peuplé de créatures monstrueuses et situé à la limite de l’animalité, ainsi qu’une humanité régressive, bestiale, mutante (Strickland, 2003). Le Diable constitue l’hybride⁷ par excellence. Il est présenté comme un être anthropomorphe, velu, caudé et sexué, doté des attributs de l’animalité. Jouant de la frontière entre ces deux états par ses multiples transmutations d’homme en animal, il menace l’identité humaine par sa nature même.

Les illustrations souvent fantaisistes qui accompagnent certains récits, ainsi que les premières descriptions de singes, sont explicites. Considérés comme des curiosités de la nature, les anthropomorphes incarnent le brouillage catégoriel entre homme et animal. Dans son *Sanctarum Peregrinationum* (1486), Bernhardt Von Breydenbach (c. 1454–1497), archevêque et doyen du Chapitre de la cathédrale de Mayence, propose une seule planche zoologique. Y figurent les illustrations d’animaux qu’il dit avoir rencontrés durant son pèlerinage en Terre Sainte: girafe, crocodile, chèvres indiennes à grandes oreilles, chameau, salamandre et licorne. Dans le coin inférieur droit de cette planche illustrée, un anthropomorphe,⁸ sans mention de nom et doté d’une queue, tient le camé-lidé en laisse et s’appuie sur une béquille. Entre homme et singe, mélange redouté des deux natures, il ne peut se mouvoir comme l’homme (dont la station debout caractérise l’humanité). Il se déplace en s’aidant d’une canne. Déclinée sous différentes variantes, cette représentation restera solidement ancrée dans l’imagerie occidentale. Le même type d’illustration est retrouvée chez Buffon, Vosmaer (qui s’inspire de Haag⁹), Haeckel, ou dans les illustrations rattachées à l’‘homme sauvage’ (Strickland, 2003). Défendant un élitisme anthropologique, les naturalistes des Lumières s’en inspirent pour illustrer une classification qui mêle l’espèce humaine, les singes et différentes formes intermédiaires. Nombre de spécimens de primates furent représentés en appui sur un bâton. On les trouve encore aujourd’hui dans divers muséums, parmi lesquels l’American Museum of Natural History à New York, où un squelette de jeune singe est présenté debout, la main sur une béquille en compagnie d’un petit *Homo sapiens sapiens*, dans la même attitude. L’enfant n’a pas encore atteint la perfection de l’homme, tout comme le singe. Née dans un monde marqué par le créationnisme et le fixisme (et donc sans idée d’une perfectibilité possible), l’image a perduré dans le contexte évolutionniste.

Premières rencontres

Les premiers anthropoïdes arrivent en Europe au 17^e siècle. Ils sont annoncés par divers récits, rapportés d’Afrique ou du Sud-est asiatique. Les singes y sont mis en scène comme des incarnations des êtres hybrides antiques. En 1632, un chimpanzé d’Angola est envoyé au Prince Frédéric-Henri d’Orange-Nassau. L’animal est installé dans la ménagerie qu’il possède près de La Haye. Il ne survivra que quelques mois. Une des premières représentations connues de l’espèce (approximative mais largement diffusée) est réalisée d’après ce spécimen. Nicolaas Tulpius (1593–1674) en fait une étude anatomique en 1641 (Tulpius, 1672). Il est de la sorte associé à la ‘découverte du chimpanzé’, alors dénommé *Satyrys indicus*. Plus tard, à l’âge héroïque de la science anglaise du 17^e siècle, marquée par Isaac Newton, Robert Boyle et John Ray, un ouvrage d’Edward Tyson (1651–1708) fait grande impression, notamment en raison de son questionnement sur la place de l’homme dans la nature. Son *Anatomy of a Pygmie* (1699) co-signé par William Cowper, reste une référence incontournable. La proximité anatomique entre humains et chimpanzés y est, pour la première fois, mise en évidence de manière non équivoque. Bien qu’il s’agisse d’un jeune chimpanzé, Tyson le nomme orang-outang (*Homo sylvestri*), nom attribué par Nicolaas Tulpius à son spécimen: à l’époque, il est communément admis de classer les grands singes, qu’ils soient africains ou asiatiques, en un seul groupe, celui des oranges-outans. Ils sont également désignés par le nom de ‘pygmées’. On s’était en effet étonné de leur petite taille en un temps où l’on croyait trouver en eux les créatures hybrides des Anciens, ces hybrides étant censés avoir la même grandeur que les hommes. Tyson conclut cependant que son ‘pygmée’ n’est en aucune manière un représentant des hybrides des anciens Grecs (évoqués dans le titre de son ouvrage): il s’agit bien d’un animal (‘Brute-Animal sui generis’), d’une espèce particulière de singe, différente de toutes celles déjà connues à l’époque. En démontrant leurs ressemblances anatomiques troublantes, les travaux de Tulpius et de Tyson instaurent une forme de proximité entre humains et grands singes.

L’observation de la structure interne et des caractères externes de l’animal se systématise au 18^e siècle. Les savants développent la taxinomie et l’anatomie comparée. Ils adoptent certaines procédures, parmi lesquelles la ‘méthode des types’. En 1735, Carl Von Linné (1707–1778) définit les *Anthropomorpha* à partir des caractères communs aux hommes, singes et paresseux. En 1758 (10^e édition du *Systema Naturae*), il échange le terme d’‘Anthropomorpha’ contre celui de ‘Primates’,¹⁰ pour nommer le groupe qui comporte les humains (*Homo diurnus*), les chimpanzés (*Simia satyrus*) et les oranges-outans (*Homo nocturnus* ou *troglydytes*, décrit par Beckman en 1714), ainsi regroupés par la volonté de Dieu.¹¹ Créationniste et fixiste, Linné parle en effet sous son contrôle, la classification étant mise au service d’une Nature qui témoigne de la grandeur et de l’intelligence divine. A une époque marquée par d’importants courants de pensée qui affirment la supériorité de l’homme sur l’animal comme une évidence, la ressemblance entre espèces anthropoïdes et espèce humaine ne peut être envisagée que dans sa dimension strictement physique. Si les grands singes ont une anatomie et un appareillage proches de ceux des humains, ils n’ont pas reçu de Dieu la possibilité de se servir de fonctions dites ‘supérieures’, notamment la cognition et le langage.

Le premier chimpanzé arrivé en France est accueilli à Paris en 1740. Il s'agit sans doute du célèbre Jocko, adopté par Buffon et toujours conservé dans la zoothèque du Museum National d'Histoire Naturelle, à Paris. Georges Louis Leclerc (1707–1788), comte de Buffon, observe que les singes portent des 'masques de figure humaine', et ajoute: 'Ce sont de tous les singes ceux qui ressemblent le plus à l'homme, ceux qui, par conséquent, sont les plus dignes d'être observés' (Leclerc, 1837: 590). Il compare l'orang-outang, premier des singes, aux derniers des hommes, aux hommes en l'état de nature (ils ont la même taille, la même force, la même ardeur pour les femmes, sont bipèdes, portent des armes et ne possèdent pas de queue), aux 'Nègres' (qui sont 'presque aussi sauvages, aussi laids que ces singes') (Leclerc, 1749: 3), ainsi qu'aux produits des mélanges forcés ou volontaires entre 'négresses' et singes. Buffon refuse cependant d'humaniser les anthropomorphes: la ressemblance est anatomique et non mentale (Picq, 2005: 19). Le savant connaît les redoutables facultés d'imitation du singe, mais il demeure fidèle à l'esprit de son temps et considère l'imitation comme une forme de 'singerie', ce qui garantit, par conséquent, la prééminence de l'homme sur ces espèces, de nature purement animale. Envisageant donc le singe comme un miroir de l'homme, mais uniquement d'un point de vue physique (il ne pense ni ne parle), Buffon conclut par cette phrase: '[il] n'est en effet qu'un animal, mais un animal très singulier, que l'homme ne peut voir sans entrer en lui-même, sans se reconnoître, sans se convaincre que son corps n'est pas la partie la plus essentielle de sa nature' (Leclerc, 1749: 4). En ce qui concerne nomenclature et classification des primates, les naturalistes sont en désaccord. Le tableau dressé est confus: Buffon distingue le Pongo du Jocko (tour à tour chimpanzé et orang-outan), tout en les présentant ensemble 'parce qu'il se peut qu'ils ne fassent tous deux qu'une seule et même espèce'. Les relations entre savants et primates anthropoïdes ont en effet été longtemps embourbées dans les problèmes d'identification.

L'homme est un animal

Les controverses portant sur le lamarckisme, puis sur le darwinisme, donnent une pleine actualité à la question de la place de l'homme dans le monde, dès la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, à l'heure de l'émergence de la discipline préhistorique. La théorie de l'évolution des espèces par sélection naturelle, alliée à la multiplication des voyages dans l'outre-mer et des observations de terrain, apportent une base théorique et empirique aux questions soulevées par les primates anthropoïdes. Affirmant l'unité du monde vivant, Charles Darwin (1809–1882) défend une appartenance de l'espèce humaine au règne animal. Il fait scandale. Dans *The Descent of Man and Selection in Relation to Sex* (1871), il explique la proximité de l'homme avec les autres primates anthropoïdes par le fait qu'ils descendent d'un ancêtre commun 'quadrumane'. Il affirme que leurs dissimilitudes ne sont que des différences de degré. En 1874, l'embryologiste Ernest Haeckel (1834–1919) évoque l'existence d'un chaînon manquant entre l'homme et le singe. Il prend la forme d'un homme-singe appelé pithécanthrope (*Pithecanthropus alalus*). L'un de ses élèves, l'anatomiste Eugène Dubois (1858–1940), est chargé de trouver des preuves fossiles de l'évolution humaine. En 1887, il découvre à Java certains éléments du squelette d'une 'nouvelle' espèce qu'il nomme *Pithecanthropus erectus* et qu'il présente comme une créature intermédiaire entre l'homme moderne et les singes. A la fin

du 19^e siècle, les primates naturalisés sont souvent présentés en des postures agressives, bouche ouverte et dents découvertes, en une lutte intense pour leur survie.

Par ailleurs, la théorie de l'évolution par sélection naturelle entraîne des débats connexes sur la dégénération, la génération et la régénération, qui prennent place dans le contexte des théories anthropologiques et psychiatriques de l'époque. La dégénérescence générationnelle, en particulier, est perçue comme un retour à l'animalité et comme une menace suspendue au-dessus d'une humanité fautive et sauvage, dans l'acception du terme développé au 18^e siècle pour qualifier la condition de 'certains peuples qui vivent ordinairement dans les bois, presque sans religion, sans loi, sans habitation fixe, et plutôt en bêtes qu'en hommes' (Brenot, 1998: 142). Les figures de cette sauvagerie originelle font leur entrée sur la scène publique européenne par le biais d'illustrations qui figurent dans certains récits de voyage. Un nouveau bestiaire fait la part belle aux présentations d'hommes à tête de singe (Petherick, 1869; Schweinfurth, 1874), de grands singes parlants et belliqueux (Wilson & Felkin, 1882) ou d'hommes-chiens. Tel est, par exemple, le cas des Niam-Niam (nord du Congo et sud Soudan), qualifiés d'*Homines caudati* (hommes à tête ou à queue de chien), dont l'extrême sauvagerie, l'animalité et les comportements cannibales sont rapportés par les voyageurs occidentaux (Ivanov, 2002: 194–195; Penel, 1982). Ces découvertes alimentent, une fois de plus, les discussions qui mêlent histoire naturelle et philosophie sur la question du chaînon manquant entre les règnes animal et humain. Le problème de l'hybridation refait surface durant le deuxième quart du 19^e siècle. Il interfère avec les théories racistes et le thème du polygénisme, qui implique plus particulièrement Blancs et Noirs. Le débat sur la stérilité des mulâtres, et plus généralement des 'hybrides', prend toute son acuité à cette époque: cette monstruosité zoomorphe est la conséquence d'une 'tentative délibérée d'infraction à l'ordre des choses' (Canguilhem, 1965: 175). Cette perspective se rattache à des études antérieures comme par exemple celle d'Edward Long, médecin anglais de Jamaïque (18^e siècle), qui avait détaillé la monstruosité des êtres engendrés par procréation entre les trois espèces du genre homo: 'Nègres' et Européens ou 'Nègres' et 'Orangs-Outangs'. Pour les biologistes du 19^e siècle, l'hybride devient donc 'l'individu qui participe aux deux natures. En lui s'inscrit donc la différence, la confusion du même et de l'autre, scandale ontologique et biologique à la fois' (Aron, 1969: 193).

Image de bestialité: l'exemple du gorille

Si la redécouverte du gorille relance les interrogations sur la proximité physique et comportementale des grands singes avec les humains, elle ne permet pas d'emblée de dépasser le partage strict entre l'homme et l'animal. Ce partage est notamment légitimé par le risque du mélange des genres. L'entretien et la persistance de certains mythes exotiques dans l'imaginaire populaire participent des confrontations identitaires et ralentissent une éventuelle remise en question de l'implacable dichotomie entre primates anthropoïdes humains et non humains. L'image du gorille féroce, en particulier, hante les esprits en exerçant une fascination mêlée de crainte. Le gorille se fait le symbole d'une 'contre-humanité' brutale et bestiale. La large diffusion des informations contenues dans la compilation de récits de voyage du pasteur anglican Samuel Purchas (1577–1626) (Purchas, 1613) met le feu aux poudres. Il y évoque, pour la première fois, les aventures

d'Andrew Battell, corsaire anglais prisonnier des Portugais, en 1589, puis emmené dans leurs comptoirs d'Afrique occidentale. Battell y restera 18 ans. Détenu en Angola, il observe, dans les forêts du Mayumbe, des singes de grande taille (sans doute des gorilles), qu'il nomme M'Pungu (Pongo pour les Européens), ainsi que des chimpanzés, auxquels il attribue le nom de M'Geko (Engeco). L'exilé exploite également les sources orales locales pour s'informer à propos de ces deux 'monstres très dangereux'. Le Pongo est en tout point comparable à l'homme par la locomotion bipède, la taille, la face, les cheveux et les mains, à ceci près qu'il possède la stature d'un géant et qu'il diffère de l'homme par les jambes, sans mollet, et par l'absence de langage et d'entendement. Les populations autochtones le craignent car il tue ceux qui travaillent dans la forêt, s'attaque aux éléphants avec des massues de bois et les chasse avec des hurlements. Sa force herculéenne les empêche de le capturer vivant. Cette description peu engageante sera reprise et alimentée par d'autres récits de voyageurs,¹² qui apporteront parfois de nouveaux détails, comme l'enlèvement d'enfants et le viol de femmes. La grande popularité de l'œuvre de Purchas favorise la diffusion de ces considérations. Sa compilation est en effet utilisée comme source majeure d'information. L'édition française, établie par l'Abbé Prévost et intitulée *Histoire Générale des Voyages* (Prévost, 1746–1759), permet la propagation, dans la sphère francophone, de l'ensemble des connaissances géographiques et économiques de l'époque sur ces régions d'Afrique. L'auteur présente cette édition comme un 'dictionnaire raisonné'. Il y propose l'illustration du 'Singe d'Angola, présenté à Frédéric-Henri, Prince d'Orange' (en réalité une copie de la gravure du *Satyris indicus* de Tulpius¹³) ainsi qu'un 'Chimpanzé âgé de 21 mois, rapporté d'Angola en 1738', debout, mais appuyé sur un bâton. Le gorille n'a pas encore d'existence propre, Purchas ayant assimilé l'orang-outan au Pongo et métamorphosé l'Engeco de Battell en Jocko. Ces textes et illustrations influencent considérablement les naturalistes et philosophes, par exemple Buffon et Rousseau, de même que les Encyclopédistes et la bourgeoisie éclairée. Le succès de Prévost est porté par un engouement phénoménal pour l'«exotique».

Le gorille est à nouveau évoqué à la fin du 18^e siècle dans une notice du juge, philosophe et anthropologue écossais, Lord James Burnett de Monboddoo (1714–1799), dans la deuxième édition de son livre *Of the Origin and Progress of Language* (1773, I: 281). Reprenant toutes les données qui lui semblent fiables, Monboddoo mentionne enfin clairement l'existence de deux espèces de grands singes africains dont l'Impungu (terme indigène venu du Loango et du Congo), apparemment un gorille. Il montre combien primates anthropoïdes et humains se ressemblent. Influencé par les observations de Buffon à propos de primates si semblables à l'homme et par celles d'Andrew Battell, il est convaincu que les singes anthropoïdes appartiennent à l'espèce humaine car ils en offrent toutes les caractéristiques morphologiques et comportementales (grégarité, utilisation de bâtons en guise d'armes, construction d'abris en branches d'arbre), à l'exclusion du langage. En 1846, le missionnaire américain John Leighton Wilson (1809–1886) découvre le crâne d'un grand singe, objet de crainte pour les populations locales. Les indigènes lui apprennent que ce crâne appartient à un primate de la région, nommé *ingena*. La taille, la crête osseuse et les canines impressionnantes du spécimen, trouvé dans la région du bassin méridional de la rivière Gabon, marquent fortement Wilson, qui le présente comme une bête féroce, sans l'avoir rencontré. Thomas Staughton Savage

(1804–1880), médecin, missionnaire américain et correspondant de la Société d'Histoire Naturelle de Boston, examine également le crâne. En 1847, une description ostéologique de Savage & Wyman¹⁴ fait connaître à la communauté savante l'existence du gorille (*Troglodytes gorilla*¹⁵) en tant qu'espèce africaine bien distincte du chimpanzé et de l'orang-outan. Première étude scientifique de l'espèce (publiée dans le *Journal of Natural History*, à Boston, en décembre 1847), cette description renforce l'image d'extrême férocité qui poursuit la bête. Les témoignages concernant les enlèvements de femmes et les agressions contre les éléphants sont cependant rejetés du point de vue scientifique.

Les premières véritables rencontres entre Occidentaux et gorilles s'inscrivent dans des contextes de chasse. Elles ne feront que maintenir l'équivoque. Certes, la terreur et la fascination éprouvées face à cet être, d'emblée qualifié d'extraordinaire, poussent les chasseurs à se mesurer à sa force et à sa bestialité, au risque d'être tués. Cependant, lors de ces confrontations, se nouent de nouvelles relations entre le chasseur et son rival, dont la force et la puissance rendent l'interaction plus égalitaire. Le face à face engendre un effet 'miroir'. Les récits de Paul Belloni-Du Chaillu (1835–1903) témoignent de l'ambiguïté produite par l'interpénétration de l'altérité et du semblable, qui fait vaciller l'antique et radicale rupture entre l'homme et la bête. Parti très jeune au Gabon, Du Chaillu a exploré le pays, de 1852 à 1859, à des fins commerciales et de collecte (objets ethnographiques, spécimens botaniques et zoologiques). Il peut ainsi se vanter d'être le premier observateur et chasseur occidental des gorilles de plaine dans leur environnement naturel. Soucieux de présenter des données nettement plus nuancées et plus conformes à la réalité que celles qui prévalent à cette époque, il rend compte de son expérience dans des récits de voyages émaillés de nombreux épisodes de chasse. Mais les éditeurs redoutent que sa version des faits ne fasse retomber l'attention du grand public, amateur de sensations fortes. Il est donc contraint de réécrire ses aventures afin de satisfaire les appétits de ceux qui acceptent de l'éditer, ce qui lui enlève tout crédit auprès des scientifiques. Le témoignage de Du Chaillu mérite cependant d'être réhabilité en raison de considérations très modernes pour l'époque. S'il a assimilé les croyances locales (Belloni-Du Chaillu, 1861: 304) et s'il ne résiste pas à la tentation de présenter les gorilles comme des êtres velus 'half human, devilish', qu'il compare aux 'wild men of the woods', il rejette néanmoins plusieurs stéréotypes déjà mis en doute par Savage (notamment les agressions contre les éléphants et la capture de femmes) et affirme, au contraire, que le gorille est timide, nomade, et qu'il vit surtout au sol. Du Chaillu reste néanmoins un témoin qui s'inscrit dans l'esprit de son temps. Pour lui, l'apparence redoutable et la malignité de ses comportements fixent le gorille une fois pour toutes dans la catégorie 'animale', sa structure physique et anatomique le classant en première position parmi les singes. Il affirme également que, concernant la capacité crânienne, la différence entre hommes et gorilles demeure plus importante que celle existant entre les différentes espèces de singes entre elles:¹⁶ la frontière qui sépare les primates humains (y compris l'homme situé le plus bas sur l'échelle humaine) des primates non humains (y compris l'anthropoïde alors situé le plus haut sur l'échelle animale, le gorille) reste donc imperméable. Le gorille est cependant considéré comme très proche de certaines races humaines (hottentote et australienne en particulier). Pourtant, il met en doute l'existence de races intermédiaires entre les humains de races 'inférieures' (the lowest man) et les

gorilles (the highest ape) (Belloni-Du Chaillu, 1861: 377–378). De son point de vue, cette absence prouve une origine différenciée. Seul l’instant de la mise à mort fait vaciller ces affirmations: face à sa cible, Du Chaillu a l’impression d’être un meurtrier tant l’apparence, le comportement et la mort du gorille lui semblent éminemment ‘humains’.

Dans d’autres (et nombreux) épisodes de chasse au gorille, une logique subsiste qui continue à radicalement séparer les mondes humains et animaux, la bête constituant en quelque sorte un repoussoir, un contre-modèle qui renforce la nécessité du dualisme nature–culture. Le bref moment de rapprochement des corps, vécu lors du face à face entre la proie et le chasseur, est immédiatement suivi d’une mise à distance: dans l’iconographie de l’époque, les gorilles sont présentés sous forme de trophées de chasse. Ces photographies témoignent également d’un processus colonial d’appropriation de la faune. L’animal est objet, et non sujet; il est moyen, et non fin. Les dépouilles sans vie deviennent les totems identitaires du chasseur et du colonisateur (Van Schuylenbergh, 2006: 142–152). Dans ce cadre, les clichés de gorilles abattus renseignent davantage sur l’héroïsme du tireur que sur l’espèce. Plus qu’ils ne proposent des données susceptibles de comprendre ce qu’est l’animal, ils mettent en valeur l’impressionnante masse corporelle de ces géants anthropomorphes. Le photographe insiste sur les différences corporelles qui existent entre le chasseur occidental et sa proie, tandis que les similitudes physiques et mentales entre les populations autochtones et les anthropoïdes qui cohabitent dans un biotope commun sont mises en évidence à travers une iconologie reflétant les théories raciales et eugéniques de l’époque. Des indigènes sont photographiés à côté de la dépouille de primates anthropoïdes et dans la même position, par exemple de dos (Van Zweden, 1923: 317). Quant aux montages des premiers gorilles naturalisés, ils sont influencés par les descriptions existantes et ne correspondent qu’à une part soigneusement sélectionnée de la réalité: les primates ont systématiquement une allure féroce, leur bouche entrouverte dévoilant leurs canines. La sculpture d’Emmanuel Frémiet (1824–1910), le *Gorille Enlevant une Femme* (1887), correspond parfaitement à l’idée que l’on se fait du gorille au 19^e siècle: un grand singe spectaculaire, à la fois réaliste dans l’apparence et monstrueux dans l’attitude, emprisonne une femme de type européen d’une main, et, de l’autre, menace d’une pierre ses poursuivants.

Emergence d’un nouveau regard

Dès les années 1920, le taxidermiste, conservationniste, explorateur, collecteur et photographe américain, Carl Akeley (1864–1926), propose une nouvelle version de l’image populaire du gorille. Lors de la création de l’‘African Hall’ de l’American Museum of Natural History de New York, Akeley mobilise tout son savoir-faire ainsi que son expérience de terrain en Afrique pour élaborer 28 scènes naturelles, prises sur le vif, images de vie arrêtée, d’un réalisme saisissant. Les tableaux dramatisés qu’il compose sont révolutionnaires. Les animaux, méticuleusement montés par celui qui les a observés dans leur milieu naturel et abattus, trouvent un nouveau souffle grâce à la reconstitution minutieuse des circonstances et du contexte environnemental: attaque de prédateur, moment de repos en famille, scène de curée. L’Akeley Hall of African Mammals, inauguré en 1936, ouvre ainsi une fenêtre sur le monde de la grande faune africaine. Bouleversant la logique muséale classique, Akeley expose des tranches de vie dans le jardin vierge d’une

Nature aseptisée, parfaite et morale, expurgée d'animaux malades, difformes, âgés ou lâches (Haraway, 1997). Ce faisant, il rend plus sensible cet autre qu'est l'animal jusque-là réduit à n'être que sauvage, voire même féroce, tout en le mettant paradoxalement à distance. Rappelons qu'à cette époque, les spécimens étaient habituellement montrés seuls, dans une vitrine sans décor car ils représentaient avant tout des espèces, de même qu'une illustration de la grande classification du vivant. Sommet de l'African Hall, un des dioramas d'Akeley est consacré aux gorilles de montagne. Les masques mortuaires prélevés sur les cinq primates sacrifiés ont permis des reconstitutions faciales d'une grande authenticité, rendant perceptible la ressemblance des traits entre les membres de la famille (Akeley, 1923b). Mettant en scène des animaux et des environnements exemplaires, les dioramas se font le support d'une prescription sociale et le reflet du Zeitgeist nord-américain des années 1930. La menace d'une décadence, due aux nouveaux immigrants, aux changements des mœurs et à la perte d'innocence liée à la toute-puissance de la technologie, plane sur l'Amérique. A ces menaces de dégénérescence, de contamination et de corruption, répondent les mouvements eugénistes,¹⁷ les politiques d'éducation et de conservation des muséums, ainsi que l'aspiration à une vie saine, au sein d'une Nature originelle et pure, où peut se manifester une vitalité virile en perte de vitesse dans les milieux urbains. Appelé à l'aide, le gorille, réduit à sa dépouille, sert le discours dominant, mais c'est en tant que bête qu'il est réquisitionné. En réalisant les premiers films et photographies à propos des gorilles de montagne, Akeley attire cependant l'attention sur la précarité d'existence de cette sous-espèce. Il éprouve lui-même des sentiments mêlés. Chasseur émérite, il n'a pas hésité à abattre les animaux nécessaires à la création de son diorama. Comme Du Chaillu, il affirme néanmoins avoir éprouvé une peine immense lors du face à face avec ses proies: 'Of the two I was the savage and the aggressor' (Akeley, 1923a: 216).

C'est également au début du 20^e siècle qu'apparaît la figure de l'homme-singe, sous les traits de Tarzan, humain élevé par les singes après le décès de ses parents. Cette figure reste emblématique du 'devenir-animal' de l'humain (Tarzan) et, de manière plus discrète, d'un 'devenir-humain' du chimpanzé (Cheeta). Elle amorce un rapprochement entre des identités séparées. Cependant, parallèlement, subsistent encore, dans l'imagerie populaire, les figures bestiales de King Kong¹⁸ et de Gargantua the Great (Plowden, 1972). Considéré comme une véritable vedette aux Etats-Unis dans les années 1930, le gorille Gargantua remplace le célèbre éléphant Jumbo (remarquable par la taille et mort accidentellement), dans le spectacle du cirque Ringling Bros and Barnum & Bailey Combined Shows. Ce spectacle le présente comme le 'mightiest monster ever captured by man' dans la jungle africaine, 'the world's most terrifying living creature'. Sa taille, son poids et son visage lui donnent en effet un aspect redoutable. Déformé par un rictus dû à la malveillance d'un marin qui lui a jeté de l'acide nitrique au visage pour se venger de la perte de son emploi, Gargantua semble très agressif, une partie de ses dents étant découvertes en permanence. En réalité, il est extrêmement paisible. Elevé dans une famille humaine dès le plus jeune âge, il apprécie la présence des humains. Lors de la période qui précède la deuxième guerre mondiale, ces versions populaires du grand singe illustrent de manière exemplaire le double rôle assuré par la nature, celui 'd'une nature innocente et d'un sauvage maléfique' (Jacques Derrida), à la fois paradis perdu, vierge et pur, porteur du désir de communion de l'Homme avec le Grand Tout; et lieu de tous les dangers où règnent en maîtres la férocité et le risque d'un retour à la sauvagerie.

Débutées par les chercheurs japonais, les études de terrain à long terme amorcent un changement majeur sur le regard porté sur les primates. Sous la férule de l'anthropologue Kinji Imanishi (1902–1992),¹⁹ ensuite relayé par Junichiro Itani (1926–2001), les scientifiques nippons étudient les macaques japonais (*Macaca fuscata*), à Toimisaki (Kyushu, Japon), dès le lendemain de la guerre (Asquith, 2000; Imanishi, 1960; Itani, 1958; Takasaki, 2000). D'emblée, ils sont poussés par Imanishi à travailler sur les questions de 'culture' et s'intéressent à la question de la sociologie animale. C'est seulement à partir de 1960 que les chercheurs japonais et anglo-saxons commencent des études prolongées, in situ, sur les grands singes. Les années passées à suivre au quotidien les chimpanzés, gorilles ou orangs-outans sur leur propre territoire permettront progressivement de mettre en lumière des comportements inattendus: fabrication et utilisation d'outils, emploi d'objets liés au confort, organisations sociales complexes, chasse collective et partage des proies, soins attentifs des mères envers leurs petits, transmission intergénérationnelle de compétences et de savoir-faire techniques. Quant aux chercheurs, subitement plongés dans un monde très éloigné du leur, ils apprennent des gestes inédits, intériorisent de nouvelles manières d'être au monde et expérimentent différentes formes de 'devenir-animal'. Jane Goodall apprend à être une 'bonne mère' grâce à Flo, femelle chimpanzé expérimentée qu'elle observe à Gombé (Tanzanie) et qu'elle côtoiera pendant plus de 40 ans. Dian Fossey rampe sur le sol, mange du galium, vocalise et épouille certains gorilles dont elle est particulièrement proche, dans les forêts d'altitude de la chaîne des volcans Virunga, du côté de Karisoke (Rwanda). Biruté Galdikas marche des heures dans les forêts de la Tanjung Puting Reserve de Kalimantan (Bornéo) et prend soin de bébés orangs-outans. Son fils Binti Paul grandit en compagnie de plusieurs jeunes primates. Ce 'devenir-animal' fut peu évoqué avant le 20^e siècle. L'homme, se vivant comme un être de culture, proprement humain par l'arrachement à la nature (symbolisé par la descente de l'arbre), n'est homme que s'il fuit tout 'devenir-animal'. Dans le monde occidental, celui-ci se manifestait plutôt en des êtres au statut incertain comme les vampires²⁰ (Deleuze & Guattari, 1980: 284–390) ou les loups-garous, ainsi que dans un imaginaire hanté par les êtres hybrides de l'art pariétal, les dieux mi-humains, mi-animaux de l'Égypte ancienne ou de la mythologie gréco-romaine, les métamorphoses des dieux de l'Antiquité. Par ailleurs, certaines pratiques (chasse, dressage, élevage, soins aux animaux) devaient très certainement conduire à diverses formes de 'devenir-animal', indispensables pour traquer, dresser, élever et soigner les bêtes, sans pour autant que la notion ne soit thématifiée, ni même pensable.

L'observation des espèces dans leur milieu, le développement d'études de terrain à long terme et leur diffusion dans la presse ou via des documentaires animaliers achèvent la transformation de l'image des grands singes auprès du public. Les reportages publiés dans *National Geographic* font connaître les recherches des 'trois anges de Leakey': Jane Goodall, Dian Fossey et Biruté Galdikas. Le mélange efficace d'exotisme, de grands singes, de forêts et de femmes-chercheurs placées à l'interface 'nature/culture', connaît un immense succès auprès des lecteurs. Les représentations collectives liées aux primates en sortent bouleversées. Le gorille, monstre hideux, féroce, voleur de femmes, si longtemps craint, devient un bon père de famille qui veille paisiblement sur les siens et se montre capable de tendre la main vers l'homme (Matthews, 1998: 41). Les mères chimpanzés transmettent les compétences techniques nécessaires au cassage de noix à leurs petits. Les orangs-outans fabriquent et utilisent divers instruments de confort en matière végétale,

par exemple des coussins ou des gants de protection contre les épineux. Ces changements sont renforcés par une large diffusion du néo-darwinisme tout au long du 20^e siècle en Occident, de même que par la multiplication des études éthologiques in et ex situ.

De la 'domestication' des primates

Lors de l'arrivée des primates anthropoïdes en Europe, humains et grands singes ont instauré des formes variées de 'vivre-ensemble'. Les primates ont rapidement appris à cohabiter avec les hommes, allant jusqu'à se réapproprier certaines de leurs pratiques. Au 17^e siècle, Nicolas Tulp découvre de véritables traces d'humanité dans certains des comportements du chimpanzé qu'il décrit. Au siècle suivant, Aernout Vosmaer²¹ (1720–1799) obtient un orang-outan femelle et l'installe dans la Ménagerie du Prince d'Orange-Nassau, à côté de ses appartements. La guenon recherche la compagnie des humains, les embrasse, se déplace en bipédie, boit du vin, mange avec fourchette et couteau, utilise serviette et cure-dent, se fabrique des oreillers en emballant de la paille dans du tissu, nettoie les bottes de ses visiteurs et défait les nœuds les plus complexes (Vosmaer, 1778). Elle semble observer les humains autant que ceux-ci l'observent. En France, Buffon dépeint certains comportements remarquables du chimpanzé Jocko. Le singe adopté par Buffon a fait siennes des habitudes proprement humaines. Il est capable de se servir de thé et utilise couverts, serviette, verre, tasse et soucoupe. A la fin du 19^e siècle, certains zoos, par exemple celui de Londres, mettent en scène leurs chimpanzés dans des 'heures du thé' ou des 'dîners de singe'. Les primates se servent des cuillères, tasses et théières que l'on met à leur disposition, pour la plus grande joie du public. La dignité humaine, étroitement liée à la séparation entre humanité et animalité, est sauvée car les singes finissent par échouer lamentablement à imiter les humains: dès que leur gardien de zoo, figure de l'autorité humaine, leur tourne le dos, ils renversent le thé, cassent la vaisselle ou se ridiculisent en usant de certains accessoires de manière inappropriée. En réalité, leur prouesse est d'autant plus impressionnante que, parfaitement capables d'utiliser ces objets, ils miment la maladresse et participent, avec la collaboration des organisateurs, à une manipulation de la foule. Cette anecdote, en apparence dérisoire, nous renseigne sur ce que nous avons en commun avec eux. Capables de renvoyer à l'autre ce qu'il désire, ils sont également capables de se regarder eux-mêmes comme 'renvoyant à l'autre', et même de faire en sorte de répondre de manière adéquate à ce que l'autre attend d'eux, ce qui témoigne d'un procès psychologique extrêmement complexe.

Au 20^e siècle, les envois de primates en Occident s'accroissent. Attractions vedettes dans les zoos, chimpanzés, orangs-outans et gorilles deviennent peu à peu familiers aux visiteurs. Les scientifiques vont progressivement les impliquer dans des tâches qui participent également d'un véritable devenir-humain. De 1913 à 1920, Wolfgang Köhler (1887–1967), directeur de la station zoologique allemande expérimentale de l'île de Ténériffe, aux Canaries, montre l'aptitude des chimpanzés à utiliser spontanément différents instruments pour atteindre des fruits placés hors de portée (Köhler, 1921). Avant lui, Leonard Trelawney Hobhouse (1864–1929) avait déjà travaillé sur l'usage d'outils

par la même espèce. A la ménagerie du Jardin des Plantes, à Paris, Paul Guillaume et Ignace Meyerson poursuivent des expériences similaires, de 1927 à 1937. Aux États-Unis, le psychologue Robert Means Yerkes (1876–1956) étudie lui aussi les capacités mentales des primates, ainsi que la question de l’outil. L’énorme travail de recherche qui a été effectué par Köhler, par les Kellog, par toute l’école de Yale, par Mme Khots, Guillaume Meyerson, Verlaine, Boutan, les Gardner, Premack (pour ne citer que quelques auteurs jalonnant les soixante-dix années de ce siècle) laisse à penser que des formes diverses d’utilisation d’outil dans les expériences d’intelligence ou d’apprentissage en captivité peuvent se développer dans ces conditions écologiques très particulières sur le substrat spécifique caractéristique de ces animaux dans la nature. (cf. Richard, 1979: 195)

Dans un autre registre et au début du 20^e siècle (1913–1916), la biologiste russe Nadezhda Nikolaevna Ladygina-Kohts (1890–1963) élève un chimpanzé, Joni, avec son propre fils, Roody. Il s’agit d’une des premières études de psychologie comparée ‘homme–singe’.²² Joni intègre parfaitement les rudiments de la vie en famille humaine. Une série photographique montre également l’empathie dont le jeune singe fait preuve lorsque Nadia Kohts simule un chagrin. Cette expérience de vie commune valide l’idée d’un singe ‘presque humain’ (almost human) et une origine de l’homme liée à un ancêtre anthropoïde.

En juin 1966, la jeune femelle chimpanzé Washoe commence l’apprentissage de l’American Sign Language avec Allen et Beatrix Gardner, bientôt relayés par Roger Fouts. Devenue adulte, elle transmet cette compétence à son fils adoptif Loulis, sans intervention humaine. D’autres singes anthropoïdes vont apprendre différentes formes de langage humain. Le bonobo Kanzi se montrera exceptionnel: il communique avec les chercheurs par le biais de lexigrammes, est capable de manipuler environ trois mille combinaisons de mots et se réfère à des objets absents. Le public découvre Kanzi assis face à son tableau d’icônes colorées, quasiment en même temps que l’espèce à laquelle il appartient, le bonobo ou chimpanzé pygmée, à la fin des années 1980. Connu par une partie éclairée de la communauté scientifique depuis 1929, le bonobo (*Pan paniscus*) relance la question de la proximité entre hominidés: il est présenté comme l’anthropoïde le plus proche de l’homme. On le décrit comme plus bipède que les autres espèces, copulant *more hominum* (et non *more canum* comme les chimpanzés), pacifique, vivant au sein d’organisations sociales complexes. Il est donc très vite réquisitionné pour nourrir un imaginaire lié à la quête des origines. Plus que d’une remise en cause de la frontière traditionnelle, il s’agit d’une nouvelle instrumentalisation du singe dans la définition de l’homme. Après un siècle d’idéologie imprégnée par la lutte pour la survie, le bonobo constitue en effet une chance historique de penser l’origine des sociétés humaines autrement que basée sur la guerre, la domination et l’agression. Il ouvre la possibilité d’un début d’humanité marqué par la paix, le sexe, la collaboration et l’empathie. L’obsession dualiste reste omniprésente, mais elle se manifeste en nous obligeant à choisir entre le modèle chimpanzé ‘guerre–domination–agression’ ou le modèle bonobo ‘paix–égalitarisme–sexe’. Les caractéristiques de l’espèce les plus fréquemment évoquées sont la sexualité, la bipédie et les attitudes ‘humaines’, éléments particulièrement vendeurs auprès du grand public.

La production d'un 'devenir-humain' des grands singes

Peu à peu, humains et singes anthropoïdes furent donc amenés à vivre dans des espaces communs et à trouver des modalités nouvelles de 'faire-monde' et de 'vivre-ensemble'. Dans les zoos, les centres de réhabilitation ou les centres de recherche, on assiste de la sorte à des conduites inattendues de la part des primates. Nénette²³ planifie sur plusieurs jours le déboulonnage de tous les boulons de sa cage. Chantek,²⁴ habitué à aller aux toilettes, montre son désarroi lorsqu'il ne peut plus en disposer dans un nouveau lieu de captivité. Panzee²⁵ trace des signes très proches de l'écriture humaine dans un cahier, en prenant soin de ne passer aucune ligne, tout en 'écrivant' soigneusement sur les lignes. Lana²⁶ préfère manger son yaourt avec une cuillère. Wattana²⁷ fait des noeuds complexes, enfle des perles, lace et délace des chaussures pendant plusieurs heures, sans récompense à la clé. Tubo²⁸ nettoie les vitres de sa cage avec un chiffon humide. Malgré un squelette inadapté à la locomotion bipède et la fatigue que cela entraîne, Paki,²⁹ Mary³⁰ et Teak³¹ se déplacent presque exclusivement de manière bipède. Nim³² cache ses parties génitales lorsqu'on lui ôte son pantalon pour lui apprendre la propreté (Terrace, 1979: 80). Certains singes parlants se prennent pour des humains. Ces comportements troublants sont rarement thématiques: ils ne trouvent pas de place parmi les objets de recherche des primatologues, car, anecdotiques et singuliers, ils ne répondent pas aux critères de scientificité habituels. De plus, ils impliquent des animaux de zoo ou de centres de recherche, uniquement valables à titre complémentaire: on accepte de les prendre à témoin à condition de vérifier in situ ce que les 'vrais' singes, les singes sauvages, racontent sur le même thème. A l'arrière-plan de ces arguments, se tient un ancrage puissant: les partitions classiques entre sauvage et domestique, humains et non-humains, nature et culture. Les grands singes qui vivent en zoo sont en quelque sorte 'contaminés' par l'homme. Ils subiraient une perte irréparable, celle de la pureté originelle, par exemple exhibée par Carl Akeley dans l'African Hall du Muséum de New York. En effet, ils se prêtent à un mouvement opposé à celui du retour à la nature, notamment proposé par les muséums et les zoos, doses prophylactiques de nature dans des milieux trop urbains (Haraway, 1997). La 'Nature' fonctionne en quelque sorte comme un réservoir d'authenticité et un fondement irréfutable. Si elle était contaminée par la civilisation (elle-même viciée par la technologie), elle ne pourrait plus répondre aux besoins des humains civilisés, coupés des milieux naturels. Les grands singes, habitants de cette nature primitive, originelle, en sont des représentants bien particuliers. Miroirs sauvages et primitifs de l'homme, ils risquent à son contact la corruption, de même qu'une irrémédiable perte d'innocence et de naturalité. Réciproquement, les humains, s'étant élevés par un éloignement du 'stade' animal, s'exposent au danger de la régression et de la dégénérescence, à la perte de la rationalité et au retour à l'animalité que l'on observe chez certains 'primitifs'. Une tradition orale bantoue illustre parfaitement cette double contamination. Les pygmées, reconnus comme de véritables experts du milieu forestier, sont pensés comme des animaux apparentés aux chimpanzés, les chimpanzés étant eux-mêmes des hommes dégénérés chassés des villages et réfugiés dans les profondeurs sylvestres. L'interpénétration possible et redoutée d'essences opposées, humaines et animales, entraîne le risque absolu d'une dégradation irréversible de l'âme humaine, de même que le danger du brouillage des polarités structurantes. Elle revivifie la terreur de

l'indistinct. Hanté par ces menaces de bouleversement de l'ordre originel, l'homme radicalise la distinction avec la bête. Le 'devenir-humain' des grands singes entrés dans les mondes humains, et manifesté de manière aussi irréfutable, menace l'identité de l'homme. La question de l'altérité est au centre des représentations rattachées aux relations entre les humains et les autres primates anthropoïdes. La construction de l' 'autre' requiert en effet un cadre dualiste fondé sur la différenciation fondatrice entre le 'même' et le 'différent':

Finally il y a dans l'identité un double usage de la différence. Un usage affirmatif: le même se maintient dans sa propre puissance différenciante. C'est une création. Un usage négatif: le même se défend contre sa corruption par l'autre. Il veut préserver sa pureté. Toute identité est le jeu dialectique d'un mouvement de création et d'un mouvement de purification. (Badiou, 2007: 89)

Nous venons d'en produire de nombreuses illustrations: les singes sont vus tour à tour comme altérité radicale, 'autre' utilisé comme miroir de l'homme, jeu complexe de ressemblances et de différences, antinomie qui permet de définir. Ils permettent à l'homme de se dire, de déterminer ses propriétés et de délimiter son indicible humanité. Mais lorsque les grands singes expérimentent un certain 'devenir-humain', ils deviennent inopérants. Ils brouillent la frontière rassurante érigée entre les humains et leurs plus proches cousins, remettant de la sorte en cause le grand partage fondateur. Un autre regard est possible: ces grands singes exprimeraient en fait des qualités spécifiques à tous les primates anthropoïdes, et de la sorte partagées avec les humains: la flexibilité des habitudes, la plasticité comportementale et la capacité à vivre dans des milieux aux caractéristiques changeantes. Lorsqu'ils sont immergés dans des environnements humains, les primates partagent avec les hommes leurs architectures, leurs médecines, leurs régimes, leurs modes de vie. Les humains qui les entourent prennent en quelque sorte la place de leurs congénères, devenant leurs premiers partenaires sociaux. Familiarisés avec les différentes composantes de ces dispositifs, les primates puisent les éléments qui leur sont nécessaires et tout ce qui fait sens pour eux, afin de se construire un 'monde' (Von Uexküll, 1984). Ce processus est particulièrement poussé dans le cas des 'grands singes parlants' élevés dans des familles humaines dès le plus jeune âge (cross-fostering³³). Ils intègrent en effet une part d'ethos humain par le biais de mécanismes proches de ceux liés à l'apprentissage des enfants humains (notamment via un processus qui mêle imbibition, émulation et imitation), et profitent des opportunités offertes par ces agencements particuliers, intégrant en profondeur de nombreuses manières d'être et de faire des hommes qui les entourent.

Ces différents 'devenirs-humain' des primates trouvent leur pendant en divers 'devenirs-singe' des humains. Les primatologues de terrain, les gardiens de zoo, ainsi que les directeurs, les 'mamans de substitution' et les soigneurs de sanctuaires sont passés maîtres dans l'interprétation de certaines attitudes, dans la détection de mal-être ou de maladie. Ils vivent au quotidien l'ethos de leurs protégés, s'imprégnant de leurs attitudes, assimilant leur mode de vie par le fait même du partage de tranches de vie avec eux. L'aptitude qui consiste à se mettre à la place des grands singes et à entrer dans leur monde est en effet une compétence indispensable pour bien prendre soin d'eux et leur assurer des conditions d'existence décentes. Côtéant les primates tous les jours, les

observant et vivant avec eux des moments forts en émotion, les humains incorporent en partie certaines manières d'être au monde des grands singes. Progressivement, ils deviennent capables d'interagir avec eux de manière adéquate, adoptant en partie leurs modes de communication, s'appropriant une forme de langage corporel, parvenant à imiter leurs vocalisations et leurs comportements, et comprenant ce qui importe pour eux.

Portraits de grands singes

A partir de la deuxième moitié du 20^e siècle, l'apprentissage de langages symboliques humains par les grands singes met en avant les étroites relations psychiques et mentales entre l'homme et le primate, relativisant la primauté de la ressemblance physique. Les travaux récents de cognition comparée (complexité computationnelle, spécialisations hémisphériques, fonction des aires cérébrales), de psychologie comparée et d'éthologie, ainsi que les avancées déterminantes permises par le dispositif des études de terrain à long terme (qui ont notamment montré l'existence de 'cultures' primates, avec transmission intergénérationnelle, non génétiques, de compétences et de savoir-faire) (Van Schaik et al., 2003: 102–105; Whiten et al., 1999: 682–685) ont approfondi de manière décisive notre connaissance des primates anthropoïdes. Peu à peu l'idée de personnalité et d'individualité, connue depuis longtemps par les gardiens de zoo et par les particuliers ayant coexisté avec eux, émerge également dans le monde de la primatologie. Se faisant le reflet des relations entre humains et singes, la manière de représenter les anthropomorphes a été bouleversée par ce nouveau regard. Certains particuliers et directeurs de zoo avaient déjà commencé à réaliser des portraits photographiques de leurs primates préférés (Hornaday, 1923: couverture et 82). Ils ont été suivis par les chercheurs de terrain, ainsi que par les primatologues instructeurs de 'singes parlants'. Les liens progressivement tissés entre hommes et singes, le fait que certains considèrent les primates comme des membres de leur famille, les avancées scientifiques positionnant les anthropoïdes de manière radicalement différente dans le grand topos occidental ont mené à la réalisation de véritables portraits (Mollison, 2004; Picq et al., 2005) qui invitent à un face à face entre humains et grands singes (Herzfeld, 2005: 388–395). Au 20^e siècle, le grand singe devient ainsi un être 'portraitisable', un être avec lequel l'homme est susceptible de vivre un processus d'identification, en vertu d'une proximité reconnue et acceptée. Pour que le portrait soit possible, il faut en effet qu'une véritable proximité soit pensable. Quand les gorilles étaient des bêtes féroces que les chasseurs abattaient sans états d'âme, on les photographiait comme des trophées. Lorsque les représentations collectives liées aux singes changent et que les relations entre primates humains et non humains sont vécues autrement, les primates sont photographiés de manière radicalement différente et dans des poses jusque-là réservées aux humains, le regard bien présent. La représentation de l'animal s'est souvent concentrée sur le corps, tandis que l'humain s'appropriait le regard, vecteur de lien. Ici, le corps s'efface et laisse la priorité à la face, certains diront même au visage, ce qui participe activement au processus identificatoire. Chaque primate devient unique, irremplaçable. Les liens conventionnels entre portrait et humanité, entre humanité et visage, sont détournés. Le portrait met en avant une personnalité qui n'est pas humaine. Ce type de représentation laisse entrevoir un tout autre être. Nous assistons à un processus de transformation et de personnalisation, à une transgression de la limite sacrée entre l'homme et l'animal.

Conclusions

Le regard occidental sur les primates anthropoïdes reste profondément ambivalent et marqué par cheminements, pauses, hésitations, sauts, rejets et rapprochements. Existe-t-il des territoires fixes, déterminés, propres aux humains et aux grands singes? Ne sont-ils pas plutôt constamment changeants, redéfinis, entremêlés et récalcitrants à toute délimitation trop stricte? L'histoire des relations entre l'homme et ses plus proches cousins nous pousse à défendre l'idée d'une interpénétration et d'une circularité entre leurs mondes, plutôt qu'une vision verticale et hiérarchisée de leurs rapports. Lorsqu'ils sont proches des humains, les primates s'approprient certaines de leurs pratiques et compétences, les expérimentant selon leurs modalités propres et les transformant selon leurs besoins. Les hommes sont à leur tour influencés par les manières d'être au monde des singes et par leur aptitude extraordinaire à acquérir des capacités a priori éloignées de leurs savoir-faire habituels. Ils se montrent également tout à fait capables de s'approprier certains de leurs traits. Aristote s'interrogeait déjà à propos de la technè: qui de l'homme ou de l'animal imite l'autre? L'entremêlement entre le devenir-humain des grands singes et le devenir-singe de l'humain échappe totalement à une partition stricte entre eux. Le groupe des primates anthropoïdes dont font partie orangs-outans, gorilles, bonobos, chimpanzés et humains partagent des compétences sociales, des aptitudes cognitives et des savoir techniques, qu'ils déclinent de manière variée, selon les espèces, les communautés, les individus et les dispositifs dans lesquels ils s'inscrivent. Ces propriétés communes leur permettent également de se glisser en partie dans l'ethos de l'autre, d'entrer dans son monde. Cependant humains et grands singes ne peuvent être confondus. Il est essentiel de penser à la fois les continuités et les discontinuités, position délicate en raison des soubassements profondément dualistes de notre pensée. Chaque espèce possède en effet des spécificités cardinales, qu'elles soient situées dans les structures physiques, psychiques, cognitives, sociales et culturelles; ou qu'elles soient liées à des variations dans les modalités d'appropriation et d'utilisation de savoir-faire ou de pratiques. Les primates se réfugient parfois en un monde inintelligible pour les hommes. Il existe, cependant, également un monde commun, une communauté essentielle entre primates anthropoïdes humains et non humains. Il est illusoire de penser les spécificités de chaque espèce de manière simpliste en en faisant le support d'une partition stricte entre l'homme et l'animal. Si elle a pu être un moment fructueuse face au chaos du monde et si elle a montré sa puissance, la conception occidentale dualiste du monde, fixiste et téléologique, exhibe également ses limites. Elle ne permet pas toujours de penser le vivant de manière féconde, est en contradiction avec les théories néo-darwinistes et constitue même un obstacle lorsqu'elle devient un positionnement politique sous-tendu par des rapports de domination. Porté par un processus d'essentialisation, de mise en opposition, de séparation, de hiérarchisation et de stabilisation des êtres, et de leurs attributs, le système dualiste est d'autant plus efficace qu'il s'est progressivement constitué en dispositif, au sens foucauldien du terme. Si ce dispositif comporte 'des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques; bref, du dit aussi bien que du non-dit' (Foucault, 1994: 299), il repose également sur un ensemble de représentations collectives qui soutiennent de manière

déterminante la pensée dominante. Les images traditionnelles du sauvage et du civilisé ont une puissance telle que, accompagnées de discours imprégnés des divisions 'nature/culture', 'humains/non-humains', 'sauvage/domestique', elles imposent ces visions dichotomiques du monde comme allant de soi, comme toujours déjà présentes dans la nature elle-même. Les représentations liées aux grands singes ont connu des changements majeurs au cours des quatre derniers siècles. De nouvelles perspectives s'ouvrent qui ont déjà commencé à bouleverser les relations des humains avec leurs plus proches cousins, sans pour autant avoir permis de les protéger de la menace d'extinction. Pour se développer et devenir opérantes, elles exigent néanmoins un questionnement approfondi des mécanismes de la pensée dualiste, la création d'un vocabulaire échappant au système catégoriel oppositionnel et la prise de conscience de notre cécité par rapport aux partitions fondatrices qui ont, pendant trop longtemps, justifié la séparation entre l'homme et la grande communauté des vivants.

Financement

La recherche n'a bénéficié d'aucun financement provenant d'organisations publiques, privées ou sans but lucratif.

Notes

- 1 Née en Afrique de l'Ouest en 1965 et décédée à Ellensburg (état de Washington), le 30 octobre 2007, Washoe fut le premier chimpanzé à communiquer en 'langage signé' de manière particulièrement élaborée, avec les humains.
- 2 Rendue célèbre par sa capacité à communiquer en 'langage signé' avec les humains, Lucy fut une véritable vedette de la presse américaine du début des années 1970. Elle apparut dans *Life*, *Science Digest*, *The New York Times*, *Psychology Today* et de nombreux autres médias.
- 3 A partir de l'année 1947, Viki fut élevée par deux psychologues américains, Keith et Catherine Hayes, pendant 7 ans. Elle fut le troisième chimpanzé commun élevé par des hommes, dans le champ de la psychologie expérimentale, après Joni (étudié par la biologiste russe Nadia Kohts) et Gua (abrité chez les Kellog).
- 4 Koko fut le premier gorille capable de communiquer en langage humain. Francine Patterson débuta le projet en 1972. Elle continue à travailler avec Koko, à l'Université de Stanford, en Californie.
- 5 Nous remercions Françoise Héritier d'avoir attiré notre attention sur ce point.
- 6 Nom générique donné aux chimpanzés (*Pan troglodytes*) et aux orangs-outans (*Pongo pygmaeus*) jusqu'au 19^e siècle.
- 7 Hybridation et imitation sont perçues comme des conséquences du péché.
- 8 Cet être poilu, qui suscite toutes les interrogations, possède des mains légèrement griffues, des pieds rentrés en dedans, un corps ayant toutes les apparences de l'humain. Une crinière entoure son visage. Il semble être de sexe féminin.
- 9 Le Hollandais TPC Haag montre l'orang-outan de la ménagerie de Guillaume V appuyé sur un bâton (illustration anciennement conservée à l'Artis Bibliotheek, à Amsterdam, mais aujourd'hui disparue).
- 10 Le terme 'Primates' est dérivé du mot latin 'primas' signifiant: 'qui est au premier rang', 'qui a la prééminence' 'qui est supérieur'.
- 11 Linné mentionne également des hommes monstrueux (*Homo troglodytes bontii*) ou dotés de queues (*Lucifer aldrovandi* ou *Homo caudatus*).

- 12 A titre d'exemples, citons Guillaume Bosman (*Voyage de Guinée*, Utrecht, 1705), le *Voyage de Gauthier Schoutten* (Amsterdam, 1707), James Barbot (*A Voyage to Congo River*, Londres, 1732) de la Brosse (*Voyage sur la Côte d'Angole*, Paris, 1738) et l'Abbé Proyart (*Histoire de Loango*, Paris, 1776).
- 13 Le primate, assis la tête penchée vers la gauche (elle penche du côté droit chez Tulpius), possède une poitrine plus proéminente que dans l'illustration originale.
- 14 L'Américain Jeffries Wyman (1814--1874) est médecin, anthropologue et naturaliste. Il fait partie de ceux qui élevèrent l'Université d'Harvard au rang d'un grand centre de recherche scientifique.
- 15 Les chimpanzés sont alors appelés *Troglodytes niger*.
- 16 Du Chaillu entend ainsi démontrer que l'arrêt du développement du cerveau chez le jeune gorille limite ses capacités à développer une intelligence proprement humaine. Il reprend en cela la théorie de l'anatomiste P. Gratiolet de la Société d'Anthropologie de Paris: 'even in the lowest idiots, the brain preserves the material and zoological characters of man; and, though often inferior in appearance to that of the chimpanzee, gorilla, or orang, is nevertheless an undeniable human brain. Disease, or degradation in continued reproduction, may dwarf a man, but will never make of him an ape' (Belloni-Du Chaillu, 1861: 377-378).
- 17 Mouvement eugéniste dont le second congrès, Second International Congress of Eugenics, se tient à l'American Museum of Natural History de New York, en 1921.
- 18 Représentation que l'on trouve encore aujourd'hui dans les rayons de jouets, tant parmi les figurines représentant les animaux sauvages d'Afrique, que dans la figure liée au récent film de Peter Jackson (2005), reprise du film de Merian Cooper et d'Ernest Schoedsack (1933), où l'ambiguïté amorcée par Du Chaillu subsiste.
- 19 Kinji Imanishi est, avec Itani, le créateur de l'école de primatologie japonaise, ainsi que du Primate Research Institute, à l'Université de Kyoto.
- 20 Deleuze & Guattari se réfèrent à la date de 1730 pour introduire un chapitre où ils thématisent le concept de 'devenir-animal' dans Mille-Plateaux. C'est à cette époque que la superstition liée aux vampires reçoit un tour nouveau à cause du signalement, dans différents pays d'Europe centrale (notamment en Grèce et en Autriche), de divers cas de vampirisme et d'exhumation de tombes (cité par Voltaire, 1764, *Dictionnaire Philosophique*, au terme 'Vampire').
- 21 Vosmaer dirige la Ménagerie De Kleine Loo et le Stadhouderslijke Kabinetten Natuurlijke Historie du Prince d'Orange-Nassau Willem V (1748-1806), Stathouder des Provinces-Unies. De 1766 à 1778, il décrit pour la première fois de nombreuses espèces d'animaux rares, renforçant l'intérêt des sociétés européennes pour l'animal exotique.
- 22 Voir NN Ladygina-Kohts (1935) *Ditia shimpanze i ditia cheloveka* [Infant Ape and Human Child] (en russe avec un sommaire en anglais. 595 pages. Accompagné d'un Atlas de 120 planches illustrées de photographies avec légendes).
- 23 Orang-outan, Ménagerie du Jardin des Plantes, Paris (Gérard Dousseau, communication personnelle, Paris, 2003).
- 24 Orang-outan, Atlanta Zoo (Lyn Miles, communication personnelle, mai 2004).
- 25 Chimpanzé, Language Research Center, Atlanta, Georgia (C Herzfeld, observation personnelle, mai 2004).
- 26 Chimpanzé, Research Language Institute, Atlanta, Georgia (C Herzfeld, observation personnelle, 2004).
- 27 Orang-outan, Ménagerie du Jardin des Plantes, Paris (C Herzfeld, observation personnelle, 2003).
- 28 Orang-outan, Ménagerie du Jardin des Plantes, Paris (C Herzfeld, expérimentation, 2003-2007).

- 29 Gorille, Louisville Zoo, Louisville, Kentucky (C Herzfeld, observation personnelle, décembre 2004).
- 30 Orang-outan, Center for Great Apes, Wauchula, Floride (C Herzfeld, observation personnelle, 2004).
- 31 Orang-outan, Louisville Zoo, Louisville, Kentucky (C Herzfeld, observation personnelle, 2004).
- 32 Chimpanzé, Columbia University, New York.
- 33 Le cross-fostering est un processus qui consiste à faire élever des jeunes issus d'une espèce donnée par des individus appartenant à une espèce différente.

Références

- Akeley C (1923a) *In Brightest Africa*. New York: Doubleday, Page & Co.
- Akeley C (1923b) Gorilla, real and mythical. *Natural History* 13(5): 429–436.
- Amat J (2002) *Les Animaux Familiers dans la Rome Antique*. Paris: Les Belles Lettres.
- Aristote (1994) *Histoire des Animaux*. Paris: Gallimard.
- Aron J-P (1969) *Essais d'Epistémologie Biologique*. Paris: Christian Bourgeois.
- Asquith P (2000) Negotiating science: Internationalization and Japanese primatology. In: Strum SC and Fedigan LM (eds) *Primate Encounters: Models of Science, Gender, and Society*. Chicago, London: University of Chicago Press, 165–183.
- Badiou A (2007) *De Quoi Sarkozy est-il le Nom?* Paris: Nouvelles Editions Lignes.
- Belloni-Du Chaillu P (1861) *Explorations and Adventures in Equatorial Africa*. London: John Murray.
- Brenot Ph (1998) La honte des origines. In: Cyrulnik B (ed.) *Si les Lions Pouvaient Parler: Essais sur la Condition Animale*. Paris: Gallimard, 126–149.
- Burnett J, Lord de Monboddo (1774–1809) *On the Origin and Progress of Language*. (Republished by AMS Press, New York, 1973, 6 vols)
- Canguilhem G (1965) *La Connaissance de la Vie*. Paris: Vrin.
- De Heusch L (1986) *Le Sacrifice dans les Religions Africaines*. Paris: Gallimard.
- Deleuze G, Guattari F (1980) *Mille-Plateaux*. Paris: Editions de Minuit.
- Elien (2001) *La Personnalité des Animaux, Livres I à IX, trad. par A Zucker*. Paris: Les Belles Lettres, La Roue à Livres.
- Foucault M (1976) *Histoire de la Folie à l'Age Classique*. Paris: Gallimard. (3^e édn).
- Foucault M (1994) *Dits et Ecrits*, vol. III (1976–1979). Paris: Gallimard.
- Fouts R, Tukul Mills S (2003) *Next of Kin: My Conversation with Chimpanzees*. New York: Harper Collins. (1^e édn 1997)
- Freud S (1913) *Totem und Tabu: Einige Übereinstimmungen im Seelenleben der Wilden und der Neurotiker*. Leipzig, Vienne: Heller.
- Haraway D (1997) *Modest Witness@Second Millennium. Femaleman Meets Oncomouse: Feminism and Technoscience*. New York: Routledge.
- Herzfeld C (2005) What is it like to be face-to-face with a Great Ape? In: Latour B, Weibel P (eds) *Making Things Public: Atmospheres of Democracy*. Karlsruhe: ZKM Center for Art and Media; Cambridge, MA/London: MIT Press, 388–395.
- Hornaday WT (1923) *Popular Official Guide to the New York Zoological Park – With maps, plans and illustrations*. New York: Zoological Society.
- Imanishi K (1960) Social organization of subhuman primates in their natural habitats. *Current Anthropology* 1: 393–407.
- Itani J (1958) On the acquisition and propagation of a new food habit in the troop of Japanese monkeys at Takasakiyama (in Japanese); English Translation: *Japanese Monkeys, A Collection of Translations*. Atlanta: Yerkes Primate Center; SA Altmann, 1965.

- Ivanov P (2002) Cannibals, warriors, conquerors, and colonizers: Western perceptions and azande historiography. *History in Africa* 29: 94–95.
- Kawamura S (1959) The process of subcultural propagation among Japanese monkeys. *Primates* 2(1): 43–54.
- Köhler W (1921) *Intelligenzprüfungen an Menschenaffen*. Berlin: Julius Springer.
- Ladygina-Kohts NN (1935) In FBM de Waal (éd. 2001) *Infant Chimpanzee and Human Child: A Classic 1935 Comparative Study of Ape Emotions and Intelligence*. Oxford: Oxford University Press.
- Leclerc Comte de Buffon G-L (1749) *Histoire Naturelle, Générale et Particulière avec la description du cabinet du Roi*, t. XIV. Paris: Imprimerie Royale.
- Leclerc Comte de Buffon G-L (1837) *Œuvres Complètes de Buffon*. Paris: Pourrat Frères.
- Matthews TL (1998) *Light Shining through the Mist: A Photobiography of Dian Fossey*. Washington, DC: National Geographic Society.
- Mollison J (2004) *James and Other Apes*. London: Chris Boot.
- Penel JD (1982) *Homo Caudatus. Les hommes à queue d'Afrique centrale: un avatar de l'imaginaire occidental*. Paris: Selaf.
- Petherick J (1869) *Travels in Central Africa and Exploration of Western Nile Tributaries*. London: Tinsley Brothers.
- Picq P (2005) Les visages de l'évolution. In: Picq P, Lestel D, Despret V, et al. (eds) *Les Grands Singes: L'Humanité au Fond des Yeux*. Paris: Odile Jacob.
- Pline l'Ancien (1848–1850) *L'Histoire Naturelle, Livre VIII: Dans Animaux Terrestres*, trad. et éd. par E Littré. Paris: Dubochet.
- Plowden G (1972) *Gargantua: Circus Star of the Century*. Miami: EA Seemann Publishing, Inc.
- Prévost AF (1746–1759) Les étranges aventures d'André Battel, de Leigh, en Essex; envoyé par les Portugais, prisonnier à Angola, et qui a vécu là ainsi que dans les contrées voisines pendant près de dix-huit ans. In: *Histoire Générale des Voyages*. Paris: Didot. (15 vols)
- Purchas S (1613) *Purchas, His Pilgrimage*. (Edn nouvelle, Glasgow: James MacLehose & Sons for Hakluyt Society, 1905–1907).
- Richard G (1979) L'outil chez l'animal. In: Desportes J-P, Vloebergh A (textes choisis et rassemblés par) *La Recherche en Éthologie: Les Comportements Animaux et Humains*. Paris: Seuil, Points Sciences/La Recherche, 174–199.
- Schweinfurth G (1874) *Im Herzen von Afrika. Reisen und Entdeckungen im zentralen Äquatorial-Afrika während der Jahre 1868–1871: Ein Beitrag zue Entdeckungsgeschichte von Afrika*. Leipzig: Brockhaus.
- Strickland DH (2003) *Saracens, Demons, and Jews: Making Monsters in Medieval Art*. Princeton, NJ: Princeton University Press.
- Takasaki H (2000) Traditions of the Kyoto School of Field Primatology in Japan. In: Strum SC, Fedigan LM (eds) *Primate Encounters: Models of Science, Gender, and Society*. Chicago, London: University of Chicago Press.
- Terrace HS (1979) *Nim: A Chimpanzee Who Learned Sign Language*. London: Eyre Methuen.
- Tulpus N (1672) *Observationes Medicae*. Amsterdam: Danielem Elzevirium.
- Tyson E (1699) *Orang-Outang, sive Homo sylvestris, or, The Anatomy of a Pygmy Compared with that of a Monkey, an Ape, and a Man*. To which is added a Philological Essay concerning the Pygmies, the Cynocephali, the Satyrs and Sphinxes of the Ancients. Wherein it will appear that they are all either Apes or Monkeys, and not Men, as formerly pretended. London: Th. Bennet.
- Van Schaik CP, Anrenaz M, Borgen G, et al. (2003) Orangutan cultures and the evolution of material culture. *Science* 299(5603): 102–105.

- Van Schuylenbergh P (2006) De l'appropriation à la conservation de la faune sauvage. Pratiques d'une colonisation: le cas du Congo belge (1885–1960), Thèse de doctorat en Philosophie et Lettres (Histoire), Université Catholique de Louvain, Louvain-la-Neuve, Belgique.
- Van Zweden W (1923) *Dwars door Afrika's Wildernis: Wilde dieren voor de camera*. Amsterdam: Scheltens & Giltay.
- Von Uexküll JV (1984) *Mondes Animaux et Monde Humain*. Paris: Médiations Denoël.
- Vosmaer A (1778) *Description de l'Espèce de Singe Aussi Singulier que Très Rare, nommé Orang-Outang, de l'Isle de Borneo*. Apporté vivant dans la Ménagerie de Son Altesse Sérénissime, Monseigneur le Prince d'Orange et de Nassau, Stadhouder Héréditaire, Gouverneur, Capitaine Général et Amiral des Provinces-Unies des Pais-Bas, Etc., Etc., Etc. Amsterdam: Pierre Meijer.
- Whiten A, Goodall J, McGrew WC, et al. (1999) Cultures in chimpanzees. *Nature* 399: 682–685.
- Wilson C, Felkin R (1882) *Uganda and the Egyptian Soudan*. London: Sampson Low.
- Yerkes RM, Yerkes A (1929) *The Great Apes: A Study of Anthropoid Life*. New Haven, CT: Yale University Press; London: Humphrey Milford/Oxford University Press.

Author biographies

Chris Herzfeld est philosophe des sciences. Elle est doctorante à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (Paris), en section Histoire et Civilisations. Travaillant dans les domaines de l'éthologie et de la primatologie, spécialiste de l'histoire de la primatologie, elle a mené différentes recherches de terrain avec bonobos, chimpanzés, gorilles et orangs-outans en Afrique, en Europe et aux Etats-Unis. Ses études se concentrent sur les relations entre humains et grands singes, le brouillage de la frontière entre nature et culture et sur ce qu'elle nomme le *devenir-humain* des grands singes.

Patricia Van Schuylenbergh est docteur en Histoire et post-graduée d'Etudes des Pays de Développement de l'Université Catholique de Louvain (UCL). Elle est actuellement chef de travaux à la section d'Histoire du Musée Royal de l'Afrique Centrale (Tervuren) et enseigne l'histoire de l'Afrique sub-saharienne à l'UCL. Elle a rédigé plusieurs articles concernant l'histoire de la protection et de la conservation de l'environnement en Afrique centrale (aires protégées et parcs nationaux, utilisation et gestion des ressources naturelles), les sciences et collections d'histoire naturelle en situation coloniale, les représentations animales. Elle prépare actuellement une publication sur l'histoire des parcs nationaux de la République Démocratique du Congo.